

PÈRE CAPUCIN...

LE P. Marie-Antoine, décédé à Toulouse au mois de février, remontait un jour vers son couvent, situé sur un coteau qui domine la ville, par le faubourg dit *La côte Pavée*. Un ivrogne de première marque, pochard jusqu'aux cheveux, le suivait depuis dix minutes, parfois même le précédait, en le regardant sous le nez et hurlant de son ton le plus aviné : « Ohé ! Marie-Antoine, ohé ! »

Père Capucin confessez ma femme.

Père Capucin confessez-la bien.

— Ohé, Marie-Antoine !... »

Le P. Marie-Antoine, accoutumé à cela et à bien pis, l'écartait du geste et continuait sa route, pendant que l'ivrogne, interpellé vivement par les passants, que son attitude scandalisait, répondait en hoquetant :

— Et puis ?... Quoi ? — Je chante *viedaze* !... C'est mon droit... Je vais chez moi ; *viedaze* ! C'est mon droit.

Il s'arrête enfin, entre dans une maison d'ouvriers, et monte chez lui, au cinquième, non sans peine. Il ouvre la porte ; en se retournant, il voit le Capucin qui l'avait suivi, et qui entrait avec lui.

(*N. B.* — Le P. Marie-Antoine était grand, et était alors très vigoureux ; sa décision de caractère était proverbiale à Toulouse. L'autre était petit, et pas solide sur ses jambes).

Notre pochard, inquiet, balbutia :

— Je ne voulais pas vous offenser... voyons... c'était pour rigoler... Qu'est-ce que vous voulez, mon Père ?

— Confesser ta femme, tu me l'as demandé plus de cinquante fois tout à l'heure.

De la petite pièce du fond, une voix malade s'écrie :

— Oh ! que vous êtes bon, Père, d'être venu ! J'avais si peur de mourir sans prêtre.

La pauvre femme agonisait, effectivement, enfermée à clé